

# Contrerepoints







Votre visage souriant au loin sur un écran géant.  
Notre train repart. Que vendez-vous ?





Les usines déversent sur l'horizon mille et une tuyauteries, cheminées, monticules grisâtres, entrepôts bicolores, silos jaunes vifs... Parfois de frêles embarcations, quelques bras d'eau. Le taxi collectif offre une autre vision que celle du train que l'on prend habituellement, il nous élève, nous fait glisser sous ce pont de métal rouge qu'on n'avait même pas imaginé. Sur l'appuie-tête, de la dentelle.













Au signal, la foule traverse. Une seule ombrelle. Au loin, au bout de l'avenue, les collines semblent si proches. À d'autres saisons la brume s'en échappe, fabriquant des nuages. Ces rondeurs vertes sont une invitation vers le nord, elles sont la promesse d'une respiration vers les champs d'Ohara, vers le bain de Kuruma d'où l'on peut regarder le ciel.





Vos sourires éclatent au-dessus des rubans blancs et dorés que vous dénouez. La lumière est jaune, quelques mets sont déjà sur la table, vaisselle, laques et plats multicolores, trois bières, un thé. Plus tard vous nous montrerez les photos de votre mariage, visages figés dans un bonheur certain.





Votre regard est ailleurs, votre esprit enveloppé dans les litanies d'un des quatre moines alignés. Méditez-vous ? Accrochées aux boiserries, pendent des tentures blanches, orange, jaunes, vertes, bleues. Des dorures et la tenue du prêtre contrastent également avec la solennité de ce moment ; au sol du rouge. Autour de vous d'autres qui prient ; soudain leurs paroles s'échappent.





Vous rectifiez votre frange dans la vitre du métro. Je vois votre reflet, votre insistance sévère sur cette mèche revêche, et le fil rouge de vos écouteurs qui tranche avec votre tenue de lycéenne, ce bleu marine qui s'impose contre la chemise, ces chaussettes blanches qui s'élancent des souliers noirs. D'autres détails s'échappent de cette rigueur, cette bandoulière qui pend de votre sac, une petite peluche peut-être, mais je l'ai oubliée.











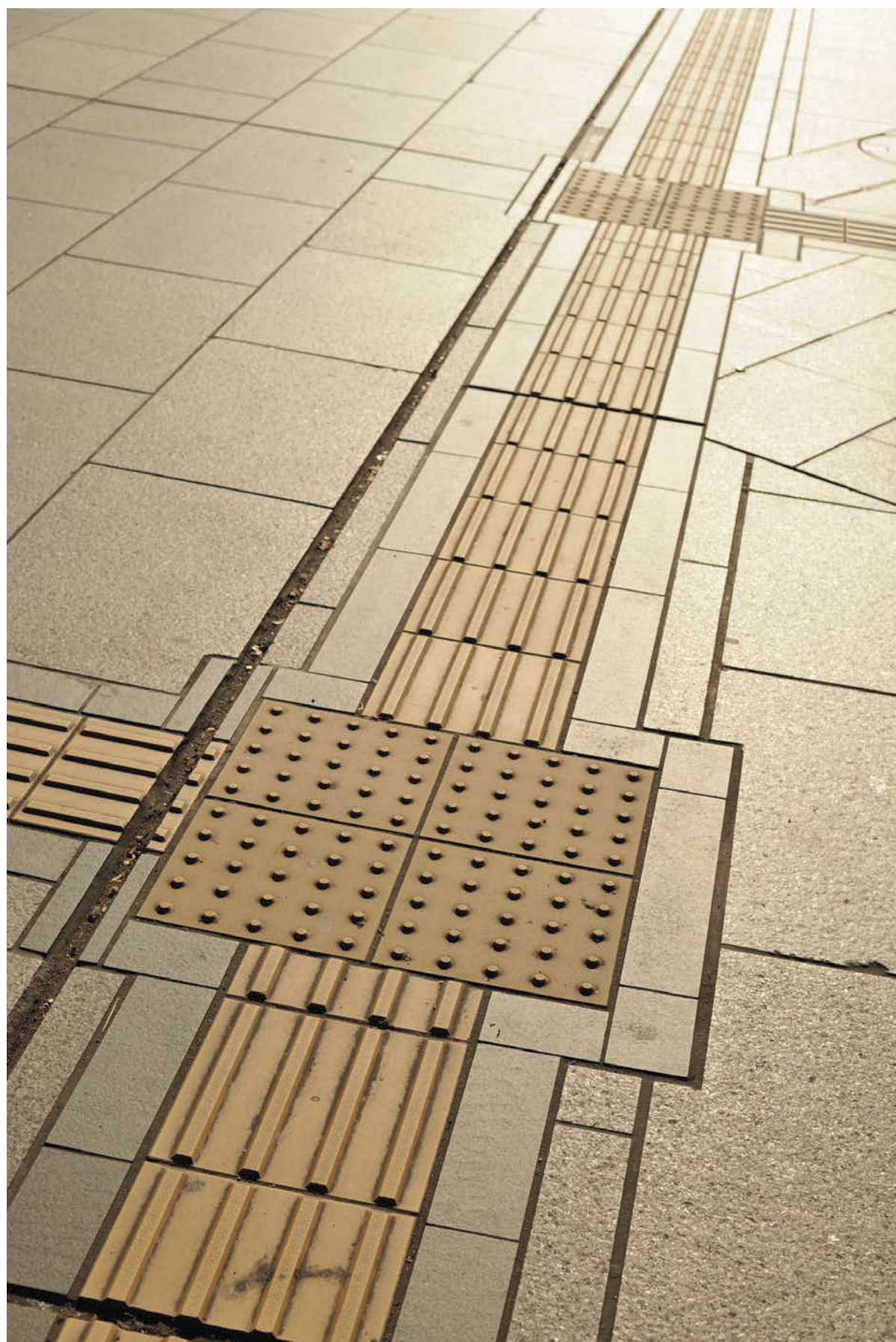












Dans une langue minutieusement articulée et un sourire radieux, vous évoquez Paris ; c'était il y a quelques années. Vous venez de poser devant nous un petit plat de faïence aux teintes bleues. Dans l'arrière-cuisine on nous prépare la fin du repas. Cet homme entr'aperçu était-il avec vous ?

Votre teint est de perle. Vos longs cheveux châtons glissent sur votre pull en mohair rose pâle. Mini-jupe camel assortie à vos bas, à votre sac. Vos chaussures sont plus claires, elles vous offrent quelques centimètres supplémentaires. Bercée dans vos écouteurs fuchsia par je ne sais quelle musique, vous jetez des regards alentour, sur nous, sur moi ; vous avez bien sûr remarqué que je vous observe. Je ne veux pas vous oublier, je veux pouvoir décrire l'attention que vous avez portée ce matin en vous préparant, votre allure de poupée glacée qui trouble un peu votre âge.







Dans le miroir rectangulaire bordé de plastique blanc, votre œil et la pointe de votre crayon noir. Il dessine un trait et donc un regard, il complète cette élégance que aviez en montant. Derrière vous, une plaine défile, vert-jaune, cette couleur acide de rizières d'automne. Parfois quelques maisons. Tu soulignes la rareté de ce paysage, cette respiration au milieu de l'interminable urbanité qui s'étend entre la montagne et la mer.





Votre chevelure rousse est une extravagance dans cet immense espace blanc. Vous êtes accroupie, vos doigts osent à peine toucher les gouttes d'eau qui glissent sur le sol pour se rejoindre et glisser encore. Au-delà de l'ovale qui découpe la voûte, il n'y a qu'un nuage, au rythme du vent lui aussi. Avez-vous vu l'orage dans la maison ? les ombres dans le noir ? les battements de cœur ? le chemin flottant aux cimes des bambous ? Aviez-vous imaginé être autant ailleurs ?







Seules quelques têtes dépassent de l'escalier de béton. Votre joie pourrait contredire l'austérité qui nous entoure. Mais voilà qu'on vous parle : vous devez ranger votre appareil photo. Vous souriez encore. Avez-vous eu le temps de garder un souvenir ?

Vous êtes abritée derrière un parapluie rose poussé par le vent. Au-delà du ponton, entre le vert sombre d'une île et le bleu de la mer, la rive sable a perdu l'éclat ensoleillé du matin. À travers la vitre frappée par la pluie, vous auriez pu être une image floue, mais je n'ai pas réagi. Je vous ai laissée monter et vous asseoir au fond du bateau sur le tissu démodé aux motifs cachemire.





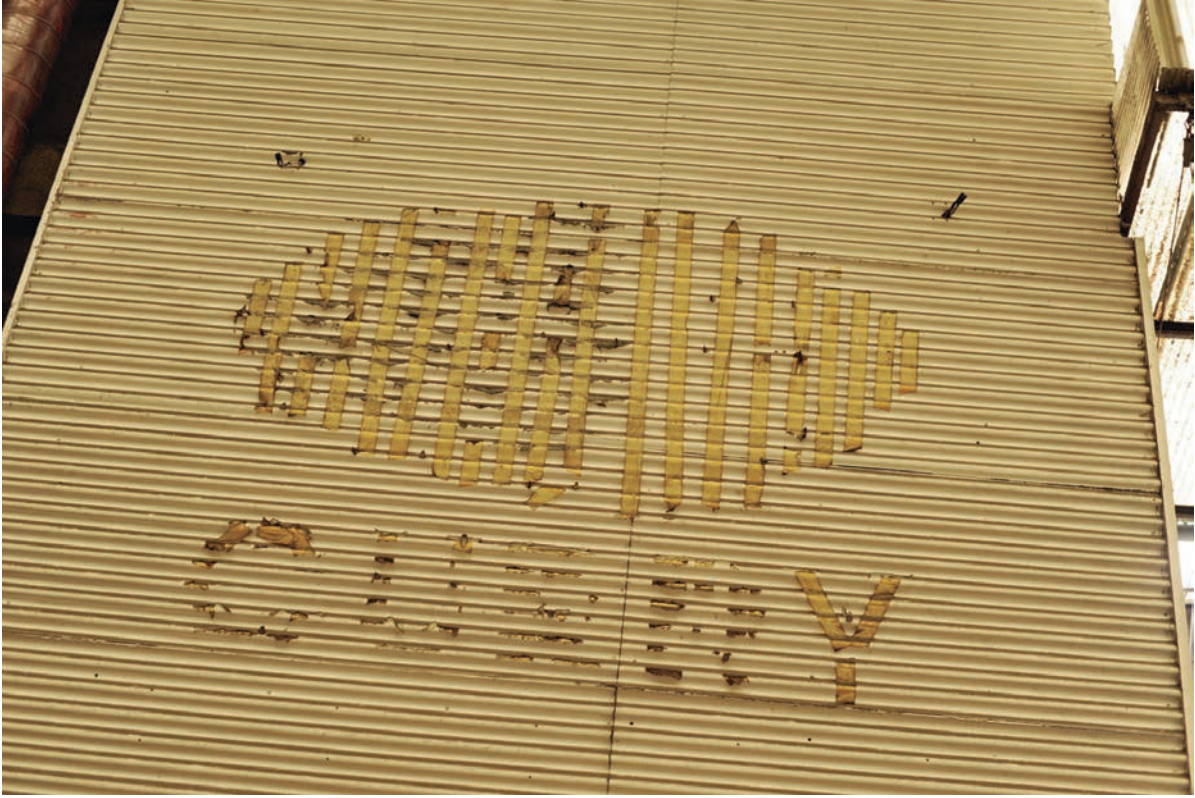
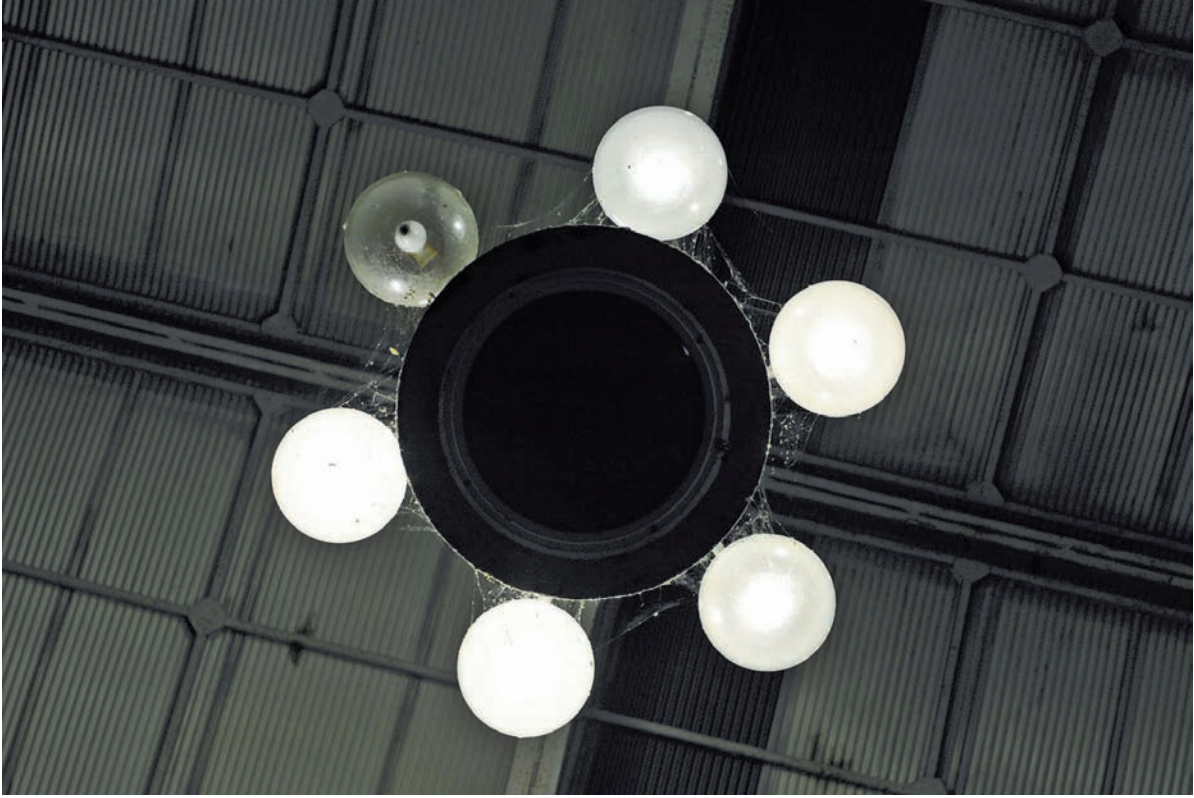
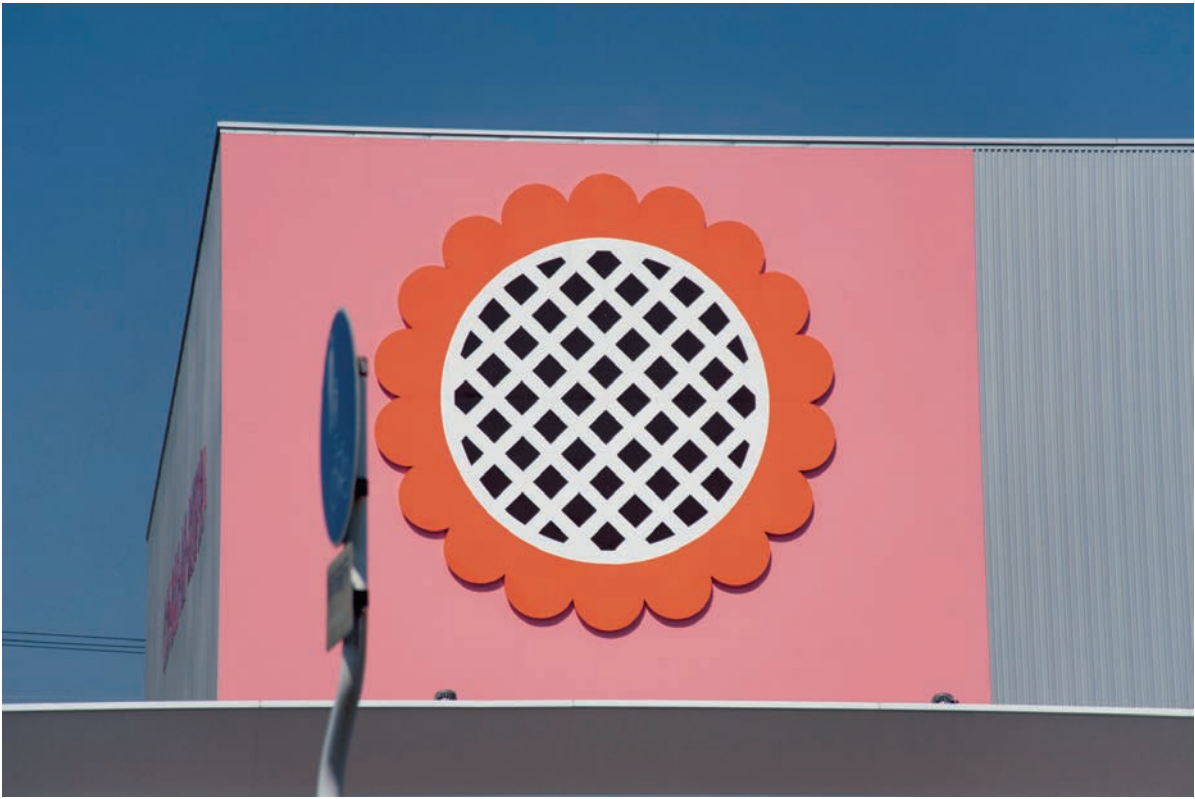
















Il y a un paysage bleuté à travers la vitre d'un minivan. Au loin, des grues rouges et blanches devant un paysage vert. Le reste de l'image est bleu, bleu de mer et de ciel, on n'y croit pas pour un quatorze octobre. Bientôt un pont blanc, immense, strictement dessiné, évoquant la Normandie par son élan et ses câbles noirs, puis un autre, rouge, au-delà duquel on se plait à rêver. La rive abandonnée porte les souvenirs des requins, dira-t-elle plus tard, ils ont chassé les baigneurs et les rires des enfants. Mais ils sont deux, là, à faire des ricochets. Leur père, souriant, parle de l'horizon.

Réalisé à l'occasion de l'exposition Contrepoints japonais  
Du 17 janvier au 2 mars 2014  
Maison nationale des artistes, Nogent-sur-Marne  
Avec l'aide de la Fondation nationale des arts graphiques et plastiques

Photographies et textes : Arnaud Rodriguez - [www.avec-un-z.net](http://www.avec-un-z.net)



